

Madame la ministre,
Chère Rachida Dati,
Cher Terje Sinding,
Chères amies/chers amis,

Puisque la remise du Grand Prix de traduction SGDL Ministère de la culture a lieu cette année dans le cadre des Rendez-vous du livre francophone, organisés par le Bureau international de l'édition française, je tiens à saluer la mémoire de Jean-Guy Boin, récemment disparu. Et rendre hommage à l'action déterminée et déterminante qui fut la sienne en tant que directeur du BIEF de 2000 à 2018. Action en faveur des échanges internationaux des droits de traduction qui, bien évidemment, stimulent le dialogue entre les peuples et les cultures.

Remettre chaque année le Grand Prix de traduction est un moment festif. C'est aussi un moment de justice. Car il met en pleine lumière le travail du traducteur littéraire. Et il est l'occasion de rappeler, avec constance et gratitude, que le traducteur littéraire est un artiste qui sait percevoir la valeur d'un autre artiste, et éprouve l'envie et la nécessité de la transmettre. Rappeler aussi que la juste place pour son nom devrait être sur la première page de couverture, à côté du nom de l'auteur de l'œuvre originale à côté ou en dessous peu importe, pourvu que le nom soit là, visible, identifiable pour le lecteur.

Il y a un an, lors de la remise du Grand Prix de traduction à Andrée Lück-Gaye, j'évoquais une inquiétude largement partagée par l'ensemble des traducteurs littéraires et par les organisations professionnelles qui les représentent. Inquiétude face aux dangers que fait courir l'usage massif de l'outil d'intelligence artificielle générative, présageant un futur désastreux où la « pré-traduction » automatisée des textes serait systématisée et transformerait l'auteur-traducteur en simple vérificateur, condamné à des tâches de post-édition.

Cette inquiétude est toujours d'actualité. Elle s'aggrave même à mesure que les potentialités de l'IA générative se développent. Elle pose de façon brutale et angoissante la question de la disparition possible d'un métier et de celles et ceux qui l'exercent.

Au mois de juin dernier, la SGDL et l'ADAGP, qui représentent et défendent les intérêts et les droits des auteurs de l'écrit et de l'image, notamment dans le cadre du Conseil Permanent des écrivains, ont lancé une enquête auprès de leurs membres. Enquête inédite portant sur « l'impact des IA génératives sur l'activité et les revenus des artistes-auteurs ». Plus de 1600 auteurs du livre et des arts visuels ont répondu. Les résultats viennent d'être rendus publics. Chiffre remarquable : parmi les auteurs de l'écrit, 30 % des répondants sont des traducteurs.

À la question « Pensez-vous que l'essor des IA génératives est plutôt une menace pour votre activité/ ou n'aura pas d'impact/ ou est plutôt une opportunité », 60 % des artistes-auteurs ont dit qu'ils percevaient l'IA comme une menace. Et quand on entre dans une lecture plus détaillée de l'enquête, on voit que l'inquiétude est beaucoup plus forte chez certains : elle concerne 78 % des illustrateurs et auteurs de bande dessinée, et 79 % des auteurs-traducteurs.

Ce sentiment puissant chez les traducteurs a des raisons objectives : le développement massif, au cours des deux dernières années, des outils d'IA générative appliqués d'abord au secteur de la traduction technique puis à celui de la traduction littéraire fait peser une menace bien identifiée — menace qu'une production machinique des textes ne se substitue à la création humaine.

L'enquête met aussi en lumière qu'une proportion significative d'auteurs-traducteurs, 26 %, ont déjà constaté l'impact de l'IA générative sur leurs activités et leur rémunérations. Ce qui nous indique que les traducteurs se trouvent aujourd'hui parmi les premiers exposés aux effets d'une vague puissante, qui ne manquera pas d'affecter l'ensemble de nos métiers.

Par ailleurs, 2/3 des auteurs sont opposés à l'utilisation de leurs œuvres pour l'entraînement des machines d'IA générative — ce qui soulève toutes sortes de questions : comment manifester concrètement cette opposition et la rendre efficace ? Et comment réparer un préjudice déjà subi puisque la moisson des œuvres, ou plus exactement leur pillage, a déjà eu lieu, et dans des proportions colossales ?

Autre enseignement à retenir : il concerne celles et ceux à qui sont destinées les œuvres de l'esprit, les lecteurs, les amateurs d'art, l'ensemble des citoyens. L'idée de créer un label clairement identifiable et lisible qui permette au public de faire la différence entre une production d'IA générative et une création humaine suscite une forte adhésion des auteurs. Et je suis prêt à parier qu'elle susciterait une adhésion analogue chez l'ensemble de nos concitoyens si on les interrogeait.

Dans ce contexte anxiogène, qui invite chacun de nous à réfléchir, à s'exprimer et à combattre, un événement comme celui d'aujourd'hui est une belle opportunité pour valoriser la spécificité de la traduction littéraire, et son irremplaçabilité. Il y a quelques jours je discutais de son travail avec une amie traductrice, ici présente et qui j'espère se reconnaîtra dans son propos que je ne voudrais pas déformer. Elle a utilisé deux images que je trouve très expressives.

La première image est animale. Je précise qu'elle m'a immédiatement touché parce qu'elle convoque un mammifère dont la beauté énigmatique et la monumentalité placide m'ont toujours fasciné : je veux parler de la vache. Le traducteur et la vache seraient deux ruminants fraternels. Je me suis permis de faire une petite révision de sciences naturelles sur le processus subtil de rumination qui, à partir du broutage de l'herbe originelle, alimente l'animal et favorise la production du lait.

D'abord l'herbe, donc. Elle est constituée de cellulose, une substance très résistante. Pour la digérer, la vache dispose d'un système digestif complexe et raffiné, comprenant quatre estomacs que je me fais un plaisir de vous énumérer en suivant l'ordre de leur mobilisation : la panse, le bonnet, le bien nommé feuillet et la caillette. Au cours de son long travail de rumination, le traducteur – et là, je n'ai pas l'information précise sur le nombre d'estomacs composant ses entrailles, 3, 4 ou davantage – le traducteur donc absorbe une matière d'abord très résistante et, progressivement, il se l'approprie pour finir par en faire un miel ou un lait délectables, qu'il offre à nous lecteurs.

L'autre image utilisée par mon amie traductrice est plus classique : c'est celle de la maison. « Quand je traduis – m'a-t-elle dit – j'ai l'impression

d'être face à une maison, et qu'il va falloir que je reconstruise la même maison mais ailleurs et avec des matériaux complètement différents. » Ça pourrait être la définition d'un cauchemar... Mais déjà, l'image de la maison a quelque chose de rassurant et de réconfortant : elle appelle les mots et les notions d'hospitalité, d'accueil, d'abri protecteur. Elle fait écho à ce touchant aveu d'André Gide après qu'il s'est plongé dans la lecture des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rilke, qu'il va traduire un an plus tard, il écrit au poète : « Je vis avec vous depuis quinze jours et habite profondément votre livre ».

À bien y songer, cette idée d'une maison à reconstruire fidèlement, patiemment, mais avec des matériaux nouveaux et installée dans un autre paysage, sous un autre climat, est assez enthousiasmante. Je voudrais l'associer, sans développer le motif, à la réflexion du philosophe Paul Ricœur qui, à la fin de sa carrière, a beaucoup travaillé sur la question de la traduction. Dans un article de 2006, « La condition d'étranger », voici ce qu'il écrit : face à un texte original, le traducteur va je cite l'« habiter pour le traduire, afin de recevoir en retour dans sa langue le message traduit ». Le traducteur est donc un accueillant étrange qui, pour accueillir son hôte, va habiter à l'étranger...

La situation de l'artiste-auteur-traducteur confronté à une double maison, celle d'origine qu'il lui faut habiter pour pouvoir la repenser la ruminer ! la reconstruire ailleurs, différemment mais de façon qu'elle soit la réplique fidèle de la première, je trouve que cela éclaire la beauté mystérieuse du métier de traducteur, qui a besoin de larges plages de temps et d'horizons agrandis pour déployer la magie de son art.

Toutes ces qualités, celles du ruminant créatif, de l'architecte, du maçon nomade, vous les cumulez, vous les conjuguez certainement, cher Terje Sinding : c'est pourquoi le jury du Grand Prix de traduction SGDL Ministère de la culture a choisi, cette année, de couronner votre œuvre. Bravo à vous, à vos talents et à votre travail !

Christophe Hardy